



LA CLÉ
D'
ÉLÉUSIS

UNE HISTOIRE MYSTÉRIEUSE DE LONDRES

CHRISTOS WERKE
HISTOIRE GRATUITE

La clé d'Éleusis

Flash-back – Londres, 1889

Le brouillard rampait dans les rues, pesait lourdement sur les épaules des passants et figait leurs visages en masques immobiles. Les réverbères au gaz vacillaient faiblement dans la pénombre, faible promesse dans une ville qui ne trouvait jamais le repos. Derrière les façades de briques, on travaillait d'arrache-pied. En silence. Avec précision.

Le commissaire se souvenait de la sensation que ces affaires laissaient derrière elles – un léger tiraillement dans la nuque, comme si quelqu'un se tenait derrière lui et comptait ses respirations. Les rapports étaient rédigés de manière impeccable. Trop impeccable. « La précision des incisions est remarquable », avait fait remarquer un médecin. « Aucun signe de précipitation. » Ce n'était donc pas un meurtrier ordinaire. Et certainement pas un fou. Il tourna la page. Un nom manquait. Comme souvent. À la place, il y avait un signe. Petit, insignifiant, presque une erreur au bord du procès-verbal – un cercle barré d'une ligne tordue. Quelqu'un l'avait dessiné d'une main sûre. À plusieurs reprises. Au début, le commissaire ne l'avait pas remarqué. Plus tard, il aurait voulu que cela reste ainsi.

La rue était déserte lorsque le cocher arrêta la voiture. La maison semblait banale, d'une banalité presque insultante. À l'intérieur, ça sentait l'alcool et le savon. « Vous êtes en retard », dit l'homme en blouse blanche sans lever les yeux. « Je suis à l'heure », répliqua calmement le commissaire. Un bref silence s'installa entre eux. Puis un léger sourire que personne ne vit. Le corps gisait sur la table. Soigneusement disposé. Non pas défiguré – corrigé. « Regardez », dit le médecin en désignant la poitrine ouverte avec un instrument. « Des lignes parfaites. Aucun gaspillage. » « Vous parlez d'un être humain. » « Je parle de travail. » Le commissaire s'approcha. Il portait des gants, bien que la pièce fût chauffée. « Et alors ? », demanda-t-il. Le médecin hésita un instant. « Le progrès », dit-il finalement.

Le commissaire referma le dossier. Dehors, tout était calme. Trop calme pour une ville qui ne dormait jamais. Il ne savait pas exactement ce qui l'inquiétait – la précision, la froideur... ou le fait que personne ne semblait surpris. Ni les médecins. Ni la police. Pas même ceux qui avaient rédigé les rapports. C'était comme s'ils avaient tous compris que quelque chose commençait ici. Et ne s'arrêtait pas. Son regard se posa à nouveau sur le signe. Cette fois, il le reconnut immédiatement. Et soudain, ce n'était plus seulement un détail d'une vieille histoire, mais un écho. Le commissaire resta assis un instant, bien qu'il n'y eût plus rien à lire. Le dossier était ouvert devant lui, comme s'il avait lui-même oublié de se refermer. Papier jauni, bords effilochés – et pourtant, tout ce qu'il contenait semblait d'une actualité troublante. Presque effrontée. Il passa le doigt sur le signe au bord de la page. Un cercle. Une ligne. Rien de plus. Et pourtant, c'était suffisant.

Le bruit de la porte le tira de ses pensées. « Vous êtes encore là ? » Il ne leva pas immédiatement les yeux. La voix était celle de Müller – fiable, ponctuel, et avec une aversion pour tout ce qui ne pouvait s'expliquer clairement. « Apparemment. » Müller s'approcha, s'arrêta. Un bref coup d'œil au dossier. « C'est vieux. » « Oui. » « Très vieux. » Le commissaire acquiesça lentement, comme si c'était précisément là le problème. Dehors, un téléphone sonnait. Quelqu'un jura dans le couloir. Des pas. Des portes. Le monde continuait de tourner. Comme toujours. « On a quelque chose », dit finalement Müller. « Au port. » Le commissaire leva alors les yeux. « Quelque chose ? » « Un cadavre. » Une brève hésitation. « Insolite. » Le commissaire referma le dossier. Ni précipitamment. Ni avec précaution. Plutôt comme s'il mettait fin à une conversation qui n'avait jamais vraiment commencé. « Bien sûr. »

Le chemin vers la sortie lui sembla plus long que d'habitude. Peut-être était-ce la lumière. Peut-être le temps. Ou le fait que quelque chose avait changé – à peine perceptible, mais définitif. Il s'arrêta devant le bâtiment, juste un instant. Müller avait déjà quelques pas d'avance. « Vous venez ? » Le commissaire ne répondit pas tout de suite. Il regarda sa main. L'espace d'un instant, il avait cru y voir encore le signe. Comme s'il s'était imprimé. Pas sur le papier... mais sur lui. Il referma les doigts. Puis il s'en alla.

Au port

L'odeur arriva la première. Le sel, l'huile... et quelque chose de sucré qui n'avait pas sa place ici. « Là », dit Müller. Deux agents se tenaient sur le bord, l'un fumait, l'autre faisait semblant de ne pas le remarquer. Le corps gisait à moitié dans l'ombre. Ni caché. Ni exposé. Simplement... déposé là. Le commissaire s'approcha. Il ne dit rien. Ne se pencha pas tout de suite. Ne fit rien d'autre que regarder. « Pas de vol », murmura Müller. « Pas de témoins. Et... » Il s'interrompit. Le commissaire s'agenouilla lentement. Ce n'est qu'à ce moment-là. Tout doucement. Comme s'il avait le temps. « Et ? », demanda-t-il à voix basse. Müller ne répondit pas. Il n'en avait pas besoin. La coupure était nette. Trop nette. Le commissaire se redressa. L'espace d'un instant, il ne vit pas le cadavre. Ni le port. Ni Müller. Mais une autre rue. Une autre table. Une autre lumière. Et le même résultat. « Nous devrions prévenir la médecine légale », dit Müller. « Oui », répondit le commissaire. Puis, après une courte pause : « Et... cherchez tout ce qui n'a pas sa place ici. » Müller fronça les sourcils. « Qu'est-ce que ça veut dire ? » Le commissaire le regarda. Tout à fait calmement. « Je crois... », dit-il lentement, « que nous avons déjà vu ça. »

Les archives sentaient la poussière et le temps passé. Ce n'était pas désagréable. Plutôt authentique. Le commissaire aimait cette odeur. Elle avait quelque chose d'apaisant – comme si tout ce qui se trouvait ici avait déjà eu lieu et était donc inoffensif. Une hypothèse qui s'était révélée... optimiste au cours des dernières heures. « Vous cherchez quelque chose en particulier ? » L'archiviste le regarda par-

dessus le bord de ses lunettes. Une femme qui avait appris à poser des questions sans attendre de réponses. « Quelque chose d'ancien », dit-il. Elle esquissa un faible sourire. « C'est le cas de tout ici. »

Les tiroirs s'ouvrirent à contrecœur. Des dossiers, classés, étiquetés, oubliés. Le commissaire avançait méthodiquement. Années, affaires, procès-verbaux. Ses doigts se couvraient de poussière de papier, ses pensées s'apaisaient à chaque page. Il ne cherchait pas de noms. Ni de coupables. Il cherchait autre chose. Quelque chose qui ne pouvait pas changer.

Le premier résultat était insignifiant. Un rapport. Londres. 1889. Il reconnut immédiatement l'écriture. Non pas parce qu'elle était particulière, mais parce qu'elle ne l'était pas. Factuelle. Froid. Presque polie. Comme quelqu'un qui ne voulait pas se faire remarquer. Le commissaire continua à feuilleter. Un deuxième rapport. Un autre lieu. Une autre année. Même formulation. « Incision d'une précision remarquable. » Il s'interrompit. « Une coïncidence », murmura-t-il. Un mot qu'on utilise quand on a encore de l'espoir. Le troisième rapport se trouvait plus loin. Cette fois, pas de médecin. Pas de procès-verbal officiel. Juste une note en marge. À peine lisible. Et en dessous : le signe.

Le commissaire se pencha en arrière. Pas brusquement. Plutôt comme si le corps prenait la décision avant que l'esprit ne l'accepte. Il ne regardait plus les pages. Mais à travers elles. Londres. Le port. Le cadavre. L'incision. « Non », dit-il doucement. Pas pour se rassurer cette fois. Mais pour se corriger. Il se pencha à nouveau. Avec détermination. Avec précision. Il commença à juxtaposer les rapports. Des années d'écart. Des villes de distance. Des enquêteurs différents. Et pourtant... aucune différence. Les entailles étaient identiques. Pas similaires. Identiques. Comme une écriture qui n'aurait jamais appris à changer.

« C'est impossible », dit l'archiviste derrière lui. Il n'avait pas remarqué qu'elle s'était approchée. « Non », répondit-il calmement. « Juste improbable. » Il désigna les pages. « Vous voyez ça ? » Elle se pencha. Avec hésitation. « Ça aurait pu être n'importe qui. » « Oui. » « Et ça aussi. » « Oui. » Un bref instant. Puis il désigna le signe. Elle se tut. Plus longtemps cette fois. « Ce n'est pas une coïncidence », dit-elle enfin. Le commissaire acquiesça. Lentement. Presque soulagé. « C'est un schéma. »

Il ferma le dossier. Pas définitivement. Juste provisoirement. « Si c'est un schéma », dit l'archiviste avec prudence, « alors cela signifie... » « ... que ce n'est pas fini. » Le commissaire prit sa veste. La poussière restait collée à ses doigts. Il ne l'essuya pas. En se dirigeant vers la porte, il s'arrêta encore une fois. Pas à cause des dossiers. Pas à cause du passé. Mais à cause d'une question simple et désagréable : si un schéma ne change pas depuis des décennies... qui veille à ce qu'il se poursuive ? Il ouvrit la porte. Dehors, c'était bruyant. Animé. Indifférent. Et c'était justement ce qui rendait la situation dangereuse.

La pièce était trop éclairée. Pas d'une lumière accueillante. Pas apaisante. Mais le genre de lumière qui ne pardonne rien. Le corps gisait déjà sur la table lorsque le commissaire entra. Couverts. Soignés. Presque respectueux. « Vous êtes en retard », dit le médecin légiste sans lever les yeux. « J'étais occupé. » « Nous le sommes tous. » Le commissaire s'approcha. S'arrêta. Attendit. Il avait appris que dans ces pièces, il valait mieux prendre son temps. Non par respect, mais pour se ressaisir.

Le médecin légiste retira le drap. Sans dramatisme. Sans signification. D'un geste. Le commissaire regarda. Et resta silencieux, inhabituellement longtemps. « Quand a-t-on trouvé le corps ? », demanda-t-il enfin. « Ce matin. » « Quand est-il mort ? » Le médecin légiste marqua une pause. Pour la première fois. « C'est... », commença-t-il, « difficile à dire. » Le commissaire le regarda. Sans surprise. Juste attentivement. « Essayez. » Le médecin légiste soupira doucement. Pas d'agacement – plutôt comme quelqu'un qui se surprend à devoir expliquer quelque chose d'inexplicable. « Si je me base exclusivement sur l'état des tissus... », dit-il lentement, « je dirais plusieurs jours. Peut-être plus. » Le commissaire acquiesça. Lentement. « Et si vous ne vous basez pas exclusivement là-dessus ? » Un bref regard. Puis une hésitation à peine perceptible. « Alors je vous dirai », répondit le médecin légiste, « que ce n'est pas possible. » Silence.

Le commissaire s'approcha. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il remarqua la peau. Décolorée. Irrégulière. Pas fraîche. Et pourtant... « Aucune influence extérieure ? », demanda-t-il. « Aucune. » « La température ? Le stockage ? Des produits chimiques ? » Le médecin légiste secoua la tête. « Rien qui puisse expliquer cela. » Le commissaire ne voyait plus le corps dans son ensemble. Seulement des détails. Des incisions. Des lignes. Nettes. Trop nettes. « On a déjà vu ça », dit-il à voix basse. Le médecin légiste fronça les sourcils. « Pas moi. » Le commissaire se redressa. Lentement. Comme si chaque mouvement devait être confirmé. « Si », dit-il calmement. « Mais pas ici. » Le médecin légiste garda le silence. Pas par incertitude cette fois. Mais parce que plus rien ne cadrerait avec son univers. « Ça va aller », dit-il finalement d'un ton sec. « Je viens juste de commencer. » Le commissaire le regarda. Un bref instant où tous deux savaient que ce n'était pas un réconfort. « Documentez tout », dit-il. « Je le fais toujours. » « Non », répondit le commissaire. « Cette fois-ci, plus en détail. »

Il retira ses gants. Lentement. Consciemment. « Si vous trouvez quelque chose... quelque chose qui n'est pas... » Il chercha un mot. Il n'en trouva pas. « ...normal », termina le médecin légiste. Le commissaire acquiesça. Alors qu'il se dirigeait vers la porte, il s'arrêta une dernière fois. Pas à cause du corps. Pas à cause de la pièce. Mais à cause d'un constat simple et inquiétant : la mort avait changé. Mais pas la méthode. Il ouvrit la porte. Et laissa la lumière derrière lui.

Le bureau

Le bureau sentait le café froid et l'air vicié. Les stores étaient à demi baissés, comme si quelqu'un avait décidé que la lumière du jour n'avait pas sa place ici. Il y régnait une atmosphère oppressante, où chaque minute s'étirait et où le temps s'écoulait à peine perceptiblement.

Le commissaire posa le dossier sur la table. Ni avec précaution, ni avec agressivité – simplement avec un poids qui indiquait sans équivoque : on ne peut plus ignorer cela.

Son supérieur leva lentement les yeux, le regard caché derrière un épais voile de stress. « J'ai lu vos rapports. »

« Alors vous savez que nous avons un problème », répliqua le commissaire d'une voix ferme et déterminée.

Un bref tressaillement au coin des lèvres de son supérieur, plus un signe d'irritation qu'un véritable sourire. « Nous avons beaucoup de problèmes. Celui-ci », dit-il en tapotant le dossier du bout du doigt, « est en train d'être amplifié. »

Le commissaire s'arrêta, la tension dans l'air était presque palpable. « La presse voit les choses autrement. »

« La presse, » dit le supérieur d'un ton sec, « se jette sur tout ce qui sent le sensationnel. »

Quelques secondes de silence s'installèrent entre eux, seul le léger bourdonnement du néon se faisait entendre, comme si le monde à l'extérieur du bureau s'était arrêté un instant.

Puis le commissaire fit glisser une photo sur la table. « Ce n'est pas une rumeur. C'est la médecine légale. »

Le supérieur l'examina, trop longtemps, puis la reposa finalement comme s'il ne s'agissait que d'un document insignifiant de plus.

« Les processus de décomposition peuvent varier », murmura-t-il, comme si cette réponse était un bouclier protecteur.

Le commissaire se pencha légèrement en avant, sa voix baissa d'un ton, mais devint plus menaçante. « Pas comme ça. »

Aucune réponse ne vint. Un silence pesant s'installa entre eux.

« Vous savez », poursuivit le commissaire, pesant chaque mot avec précision, « que certains des cadavres se trouvaient déjà dans un état de décomposition avancée quelques heures seulement après leur mort. »

À présent, son supérieur le regardait droit dans les yeux, pour la première fois sans son masque. Une expression de stupéfaction qui transparaisait inévitablement.

« Faites attention à la façon dont vous formulez cela. »

« Je ne formule rien. Je cite. »

Un silence entre eux, lourd et maîtrisé.

« Vous partez de prémisses erronées. »

« Je me base sur des résultats. »

De nouveau le silence, plus dense et plus pesant.

Le supérieur se pencha en arrière, croisa les mains sur son ventre. « Écoutez », dit-il finalement d'un ton plus calme, presque paternel, « nous avons un public en ébullition, une presse nerveuse et des affaires qui... semblent inhabituelles. Ce n'est pas une invitation à élaborer des théories. »

Le commissaire hésita, les mots lui transperçant le crâne comme des aiguilles. Il reprit le dossier, comme si c'était son seul point d'ancrage dans cette discussion.

« Ce ne sont pas des théories. »

Il l'ouvrit, la tourna de manière à ce que l'autre soit obligé de la regarder.

« C'est un schéma. »

Une lueur presque imperceptible dans les yeux de son supérieur, puis elle s'éteignit à nouveau, comme une bougie qui aurait perdu sa dernière étincelle.

« Continuez à vous concentrer sur les faits vérifiables », dit laconiquement le supérieur. « Et retenez-vous en matière d'interprétations. »

Le commissaire referma le dossier, la décision se lisant dans ses gestes, fermes et déterminés.

« Trop tard. »

Il se tourna vers la porte.

« Pour quoi ? », demanda une voix derrière lui, tranchante et provocante.

Il s'arrêta un instant, sans se retourner. « Pour que quelqu'un d'autre le comprenne avant moi. »

Puis il partit, claquant la porte avec un bruit bien trop fort, comme si ce vacarme pouvait souligner sa détermination.

L'appartement était silencieux. Trop silencieux pour un endroit où, il y a quelques jours encore, la vie battait son plein.

Le commissaire se tenait dans l'embrasure de la porte, son chapeau à la main, tandis que la jeune femme était assise en face de lui. Ses doigts serraient une tasse dont le contenu avait depuis longtemps refroidi.

« Puis-je vous poser une question ? »

Elle acquiesça à peine, signe d'un accord qui ne promettait ni familiarité ni réconfort.

Une pointe d'hésitation se glissa dans sa voix lorsqu'il demanda à voix basse : « C'était pareil avec votre père... ? »

Un frisson parcourut ses épaules et elle ferma les yeux un instant.

« Oui », murmura-t-elle. « Lui aussi. » Sa voix était brisée lorsqu'elle poursuivit : « C'était horrible. Nous avons dû l'enterrer à la hâte... le lendemain... de la tragédie. »

Le commissaire baissa les yeux, sentant le poids de ses paroles. Il la regarda à nouveau.

« S'est-il contaminé pendant son voyage ? »

La femme secoua lentement la tête. « Mon père... n'en a jamais beaucoup parlé. Pas vraiment. Mais... » Elle s'interrompit, comme si elle se demandait si elle devait trouver le courage de continuer.

« Il a ramené quelque chose. »

Le commissaire se mit immédiatement en alerte. « Quoi exactement ? »

« Des tablettes. Des tablettes tibétaines, disait-il. » Sa voix s'affaiblit. « Elles ont... été volées la nuit dernière. »

Une ombre passa sur son visage.

« Volées ? »

Elle acquiesça. « Oui. Mais j'ai... » Elle tendit la main à côté d'elle et en sortit un dossier, « fait quelques tirages. Des photographies. »

Elle les lui tendit.

Le commissaire prit les feuilles avec précaution. Son regard glissa sur les signes étranges, les lignes entrelacées et les symboles qui semblaient plus anciens que toutes les langues qu'il connaissait.

Il resta longtemps silencieux, tandis que le silence s'étirait entre eux comme un être vivant.

Finalement, sans lever les yeux, il demanda : « Avez-vous déjà entendu parler du Livre des morts tibétain ? »

La femme secoua la tête. « Pour moi, c'est... du chinois. Qu'est-ce que ça dit ? »

Il leva lentement les yeux. « Il s'agit de... la transmigration des âmes. » Une brève hésitation, comme s'il cherchait un mot sobre pour désigner l'indicible. « Des passages. Entre la vie et... quelque chose après. »

Elle le regarda en silence, les yeux écarquillés et interrogateurs.

Il approcha l'une des photos de la lumière. « Ces tablettes », dit-il enfin, « pourraient être une sorte de précurseur. Plus anciennes que le Livre des morts tibétain. Peut-être même plus anciennes que les textes égyptiens. »

« Quoi ? » Sa voix sonna soudainement claire, presque incroyablement. « Alors... elles datent d'une époque plusieurs millénaires avant notre ère ? »

Il acquiesça lentement. « Oui. Si mon hypothèse est juste... du haut plateau de Kaddesh. »

La femme se figea. « Kaddesh ? » Elle eut un petit rire, hésitant. « Comme ce lieu de la légende ? Est-ce qu'il existe vraiment ? J'ai toujours pensé que c'était le fruit de l'imagination d'un auteur dérangé. »

Le commissaire reposa délicatement les photographies sur la table. « On pourrait le croire », dit-il à voix basse. Son regard s'assombrit. « Quand on connaît le contenu de ces textes. »

Un moment s'écoula, la tension entre eux palpable et électrique.

« Je dispose d'une... disons, solide base scientifique. » Un sourire faible et sans humour effleura son visage. « Mais même moi... j'en ai des frissons dans le dos. »

La femme resserra les épaules, comme si quelqu'un avait ouvert une fenêtre.

Dehors, le vent se leva, et l'instant d'un instant, le commissaire eut l'impression d'avoir ouvert une porte qu'il aurait mieux valu laisser fermée.

La bibliothèque municipale baignait dans la pénombre, comme si elle avait décidé de ne dévoiler ses secrets qu'à contrecœur. Des couches de poussière dansaient dans la lumière timide des lampes de lecture, tandis qu'au fond, une horloge faisait tic-tac – lentement, avec indifférence.

Le commissaire était assis devant un livre ouvert qui semblait avoir vu plus de temps que n'importe quel être humain dans cette pièce.

« HIIIIIK ! »

Le bruit transperça le silence comme un couteau tranchant.

« HIIIIIK ! »

Son assistant leva la tête de son journal, le visage déformé par une grimace. « Tu as avalé une arête ? Ou tu t'entraînes à pousser un cri de mort ? »

Le commissaire ne leva pas les yeux. « Ni l'un ni l'autre. » Il se pencha davantage sur les pages, comme s'il pouvait ainsi les forcer à parler.

« J'étudie cet ouvrage fascinant sur le Tibet que ton ami, l'archiviste, a déniché pour moi dans les profondeurs de cette bibliothèque. »

Il continua à feuilleter prudemment les pages, le papier craquant sous ses doigts.

« Ici, un missionnaire grec raconte... », s'interrompit-il, comme s'il savourait les mots sur sa langue. « ... un certain rituel tibétain. »

L'assistant baissa lentement le journal. « Ça ne présage rien de bon. »

Le commissaire leva la main, comme pour le faire taire. « Si l'on pousse un cri avec suffisamment de force et à une certaine hauteur de son », poursuivit-il, « l'esprit d'un mort peut quitter son enveloppe charnelle. »

Un silence gênant s'installa entre eux.

« Pour cela, dit le commissaire calmement, presque trop calmement, il faut ouvrir le sommet du crâne. »

L'assistant le fixa du regard. « Bien sûr. »

Imperturbable, le commissaire continua à feuilleter le document.

« Le chaman crie sept fois. Sept fréquences exactement identiques. » Sa voix s'affaiblit. « Puis l'esprit... par une nouvelle incision derrière l'oreille... retourne dans le corps. »

Il leva enfin les yeux. « Et le mort », dit-il, « se trouve à nouveau parmi les vivants. »

Les mots restèrent suspendus dans la pièce, comme un écho sinistre qui n'avait pas tout à fait sa place ici.

L'assistant s'éclaircit la gorge. « C'est... »

« ...absurde ? », compléta calmement le commissaire.

« Oui. »

Un faible sourire effleura son visage. « C'est bien ce que je pensais. »

Il prit une profonde inspiration.

« HIIIIIIK ! »

L'assistant sursauta. « Arrête ça ! »

« Malheureusement, je ne maîtrise pas encore parfaitement ce cri », marmonna le commissaire en se frottant la gorge.

Puis il regarda son collègue, une lueur ironique dans les yeux. « Eh bien... j'aimerais bien l'essayer sur un volontaire. »

Une courte pause. « C'est de l'ironie », ajouta-t-il.

« Bien », dit laconiquement l'assistant. « C'est très bien que tu le précises. »

Il ouvrit le journal, comme s'il voulait s'accrocher à quelque chose de tangible. « Sans moi. Et maintenant, regarde ça. »

Il retourna la page.

Le commissaire se pencha en avant. Son regard glissa sur le titre. Son visage s'assit. « Notre chef se présente pour l'extrême droite. »

Un léger reniflement. « Ça t'étonne ? », dit l'assistant. « C'est une maladie très répandue ces temps-ci. »

Le commissaire ne répondit pas tout de suite. Son regard revint vers le vieux livre, vers les signes étranges, vers les descriptions d'un rituel qui ne devrait en réalité pas exister.

Il referma lentement les pages. « Les maladies », dit-il enfin à voix basse, « se propagent. » Il posa la main sur la couverture. « On voit certaines arriver. »

Un bref regard vers son assistant. « D'autres... » Il hésita. « ... sont là depuis longtemps. »

Le tic-tac discret de l'horloge semblait désormais plus fort, plus insistant. Et quelque part entre les étagères, le commissaire eut soudain l'impression que quelque chose avait écouté.

L'archiviste

La porte du dépôt était plus lourde qu'elle n'en avait l'air.

Le commissaire l'ouvrit lentement, comme s'il pénétrait dans une pièce conçue pour rester intacte.

Derrière cette porte, l'air était différent. Plus sec. Plus ancien.

L'odeur du papier et du cuir se mêlait à une note qu'il ne parvenait pas tout à fait à identifier.

« Ah. »

La voix venait de la pénombre.

Pas forte. Pas amicale. Juste là.

Le commissaire s'arrêta. Son assistant, à ses côtés, s'éclaircit doucement la gorge, comme s'il avait soudainement oublié comment se comporter dans ce genre de pièce.

« On a bien trop envie de croire à la magie et aux phénomènes surnaturels. »

Un homme sortit de l'ombre. Maigre. Presque transparent. Son visage ne semblait pas vieux – plutôt... usé. Comme s'il avait vu trop d'histoires et décidé de ne plus en commenter aucune.

« Cela facilite bien des choses », poursuivit-il en passant deux doigts sur le dos d'un livre. « On a moins d'explications à donner. »

Le commissaire l'observa attentivement.

« Et après tout, il y a bien plus de choses entre le ciel et la terre que ne le laisse imaginer notre savoir scolaire ? »

Un sourire à peine perceptible se dessina sur ses lèvres. Pas sur sa bouche. Plutôt... dans ses yeux.

« C'est ce qu'on vous a enseigné ? »

L'archiviste passa lentement devant eux. Ses pas ne faisaient presque aucun bruit.

« On m'a appris », dit-il doucement, « que tout s'explique. »

Il jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. « On a rarement posé les bonnes questions. »

L'assistant croisa les bras. « Nous cherchons quelque chose de concret. »

« Bien sûr. »

L'archiviste s'arrêta devant une étagère. Sa main reposa un instant sur le bois, comme s'il se demandait s'il voulait vraiment le toucher. Puis il en sortit un livre. Pas particulièrement grand. Pas particulièrement remarquable. Et pourtant... faux.

Il le tendit au commissaire.

« Vous ne cherchez pas des réponses », dit-il calmement. « Vous cherchez une confirmation. »

Le commissaire prit le livre et son regard glissa sur la couverture. Pas de titre. Pas d'auteur. Juste un signe légèrement gravé. Un cercle. Une ligne.

Il leva les yeux. L'archiviste s'était rapproché. Trop près.

« C'est impossible », dit l'assistant, comme s'il avait été pris au dépourvu.

L'archiviste acquiesça. « C'est ce qui fait le charme des choses impossibles. »

Un sourire bref et sec. « Vous n'avez pas à vous justifier. »

Le commissaire ouvrit le livre. Les pages étaient densément couvertes d'écritures. Des signes, des croquis, des lignes anatomiques. Et entre les deux... des entailles.

Il continua à feuilleter. Trop vite. Puis plus lentement.

« Vous avez déjà vu ça », murmura doucement l'archiviste.

Ce n'était pas une question. C'était une constatation.

Le commissaire ne répondit pas.

« La plupart ne le reconnaissent pas tout de suite », poursuivit l'archiviste. « Il faut... plusieurs rencontres. »

Une légère inspiration. « Vous n'en faites pas partie. »

L'assistant fit un pas en arrière. « Qu'est-ce que c'est exactement ? »

L'archiviste le regarda. Cette fois-ci, droit dans les yeux. Trop longtemps.

« Un mode d'emploi. »

Un silence s'installa.

« Pour quoi faire ? », demanda le commissaire.

L'archiviste hésita, juste un instant, puis il dit : « Pour quelque chose qui ne doit pas s'arrêter. »

Un bruit quelque part dans la pièce. Peut-être un livre, peut-être autre chose.

Le commissaire referma lentement l'ouvrage. « Et les planches ? »

L'archiviste baissa les yeux pour la première fois.

« Elles n'ont pas été volées. »

L'assistant fronça les sourcils. « Que voulez-vous dire ? »

L'archiviste releva les yeux, et cette fois, il n'y avait plus de sourire.

« On est venu les chercher. »

Un moment de silence glacial. Le commissaire sentit que quelque chose avait changé. Pas dans la pièce. Dans l'histoire.

« Par qui ? »

L'archiviste recula dans l'ombre. Lentement. Presque soulagé.

« Par quelqu'un », dit-il à voix basse, « qui maîtrise déjà le cri. »

Silence.

Lorsque le commissaire releva la tête, l'archiviste n'était plus là où il se tenait. Il ne restait que le léger bruissement des pages. Et le sentiment qu'ils n'étaient pas seuls à cet instant.

Observés

La boutique sentait les produits chimiques et les vieilles photos. Une pièce étroite, bordée de cadres qui renfermaient plus de passé que de présent. Derrière le comptoir se tenait un homme d'âge mûr dont la gentillesse prudente donnait l'impression qu'il avait appris à ne poser aucune question.

« Monsieur, que puis-je faire pour vous ? »

Le commissaire posa une feuille sur le comptoir.

« Vous souvenez-vous de cette photo ? »

Le photographe se pencha en avant. Un moment de silence s'écoula, puis il releva la tête, perplexe.

« Mais... excusez-moi ? » Il tapota le papier. « C'est une blague, j'espère ? Le cadre est vide ! »

Le commissaire acquiesça lentement.

« Exactement. »

Il lui laissa un instant.

« La photo montrait... une assiette tibétaine. »

Le photographe cligna des yeux. Une fois. Deux fois. Puis il recula d'un pas.

« Je crois que vous vous trompez de personne. »

« Qui vous l'a commandée ? », demanda calmement le commissaire. « Dans quelles circonstances avez-vous pris ce négatif ? L'avez-vous toujours ? »

L'homme fit la grimace. « Dites-moi... vous êtes flic ou quoi ? »

Un léger sourire apparut sur les lèvres du commissaire.

« Pas vraiment », expliqua-t-il. « Disons... que j'enquête à titre privé. »

Le photographe croisa les bras.

« Et qu'est-ce que j'ai à voir avec votre enquête ? »

Le commissaire ne répondit pas tout de suite. Quelque chose avait changé. Pas dans la conversation. Dans la pièce.

Un bruit à peine perceptible. La porte. Un courant d'air.

Il se retourna.

Trop tard.

Une silhouette quittait précipitamment le magasin. Trop précipitamment. Le commissaire se mit en mouvement avant même d'avoir fini sa pensée.

Dehors, la lumière l'éblouit ; des voix, des pas, la vie qui battait son plein. La personne se déplaçait rapidement – trop rapidement pour quelqu'un qui n'avait rien à cacher.

Il la suivit, à travers une ruelle étroite, puis plus loin dans un petit parc dont les allées étaient bordées de haies épaisses.

Du vert.

Trop de verdure.

Une bifurcation.

Encore une.

Puis...

plus rien.

Le commissaire s'arrêta, le souffle calme. Trop calme. Il regarda autour de lui.

Des chemins déserts. Des feuilles qui bruissent.

Et puis...

Un mouvement.

Au bord de la place.

Devant une statue.

Il s'approcha. Lentement. Discrètement.

La statue représentait une sirène. Élégante. Intemporelle. Presque trop parfaite.

La personne se tenait devant elle. Immobile.

Puis elle leva la main.

Le commissaire s'arrêta. Non par prudence. Par instinct.

Sa main droite effleura la poitrine de la statue. Pas par hasard. De manière délibérée. Puis—

l'autre.

Une pression. Deux points. Simultanément.

Un léger bruit mécanique. À peine audible. Le socle de la statue s'est déplacé – d'un tout petit peu, mais suffisamment.

Un passage sombre. La personne y disparut sans se retourner.

Le commissaire s'approcha. Seul désormais. Il observa la statue, dont le visage était serein et presque aimable.

« Je l'admets », murmura-t-il doucement, « elle a une apparence séduisante... »

Son regard glissa sur la surface – trop lisse, trop soigneusement sculptée.

« ... mais malgré son apparence... » Il posa la main sur la pierre froide. « ... elle cache quelque chose. »

Un bref instant. Puis il entendit quelque chose. Pas derrière lui. Pas devant lui. À côté de lui.

Un pas. Un souffle.

Il se retourna.

Personne.

Et pourtant, il en était certain.

Ce n'était plus lui qui cherchait.

C'était lui...

qui avait été trouvé.

Le passage secret

Le commissaire s'agenouilla devant le socle de la statue. Ses doigts effleurèrent la surface rugueuse.

« C'est du ciment », murmura-t-il. « Appliqué récemment. »

L'assistant s'approcha. « Tu en es sûr ? »

Le commissaire acquiesça d'un signe de tête à peine perceptible.

« J'étais persuadé que cette statue cachait une entrée secrète. » Un bref regard vers l'endroit scellé. « Et on a voulu la murer. »

Il se redressa. « Commençons par enlever la couche de ciment. »

L'assistant regarda autour de lui. « Je vais chercher des outils... »

« Pas le temps. »

Le commissaire ramassa une lourde pierre par terre et la soupesa brièvement dans sa main. « Celle-ci fera l'affaire. »

Un coup sec. Puis un autre.

« Un outil efficace », murmura-t-il entre deux coups, « bien que primitif. » La poussière tombait en pluie. « On appelle ça... un biface. »

Un dernier coup – un craquement sourd. Le ciment se fissura.

Une étroite fente s'ouvrit. Un courant d'air froid leur vint à la rencontre.

Le commissaire s'arrêta et inspira. « La marée », dit-il doucement. « Cet air sent la marée... »

Un bref instant. « ... surtout de poisson pourri. »

L'assistant fit la grimace et tira son écharpe sur sa bouche et son nez. « Quelle puanteur... » Il secoua la tête. « Ça me rappelle de mauvais souvenirs. »

Le passage était désormais dégagé. Sombre. Trop sombre.

« On ne voit presque rien », marmonna l'assistant. « On aurait dû penser à prendre une... »

« Tiens. »

Un clic.

Un mince faisceau de lumière transperça l'obscurité.

L'assistant cligna des yeux. « Où as-tu trouvé cette lampe de poche ? »

Le commissaire ne leva pas les yeux. « Dans ma poche », répondit-il sèchement.

Ils entrèrent.

Le couloir était étroit. Trop étroit. Les murs étaient humides et lisses, comme s'ils avaient retenu quelque chose pendant des siècles.

« Les Celtes ont peut-être emprunté ce passage », dit le commissaire à voix basse. « Et d'autres avant eux... »

Il marqua une courte pause. « Que je ne voudrais pas croiser ici. »

Le faisceau de lumière parcourut les murs, effleurant des formes et des symboles gravés.

« Un temple... », murmura l'assistant, « sous l'eau ? »

Le commissaire ne répondit pas.

Il s'arrêta. Se pencha en avant. « Regarde ça. »

Un motif gravé. Ancien. Trop ancien.

« On dirait... »

L'assistant hésita. « Shub-UR-Kur. »

Silence.

Puis...

une faible lueur. « Là-bas », dit le commissaire. « La lumière du jour. »

Le couloir s'élargissait. Une sortie. Des rochers. La mer.

« À marée basse », dit calmement le commissaire, « ce passage mène directement à l'extérieur. »

L'assistant renifla doucement. « Comme chez les contrebandiers. »

Mais le commissaire ne l'écoutait plus. Il avait remarqué autre chose.

« De là-bas... », dit-il lentement. Une entrée sombre. Un escalier qui descendait. « ... vient l'odeur. »

L'assistant resserra son écharpe. « Et moi qui pensais que ça ne pouvait pas être pire. »

Ils continuèrent d'avancer. Lentement. Prudemment. L'odeur devenait plus dense. Plus lourde.

« Dommage », murmura le commissaire, « que ce spectacle... »

Il jeta un bref regard vers la mer. Calme. Presque belle. « ... soit gâchée par cette odeur. »

« Chut. »

L'assistant se figea. « Tu entends ça ? »

Un bruit. Faible. Humide. Grincant.

« De là-bas... »

Le faisceau de lumière se déplaça, trembla, puis s'immobilisa.

« Oh mon Dieu... »

Du mouvement. Des crabes. Beaucoup. Ils reculèrent – lentement, à contrecœur – et laissèrent apparaître la scène.

Une femme. Nue. Ligotée. Des chaînes. Sa peau... bleuâtre. Restée trop longtemps dans l'eau. Morte depuis trop longtemps.

Les entrailles...

L'assistant détourna le regard. Trop tard.

« Vous les avez... dérangés pendant qu'ils mangeaient », murmura-t-il.

Le commissaire s'arrêta. Son regard était fixe. Trop calme.

« La fille », dit-il doucement. « Celle avec les tablettes tibétaines. »

L'assistant le regarda. Abasourdi. « Tu peux vraiment te vanter de ta mémoire des visages... »

Pas de réponse.

Un autre bruit. De l'eau. Le commissaire se retourna. « Vite. »

Sa voix était désormais tranchante. « La marée monte. »

L'eau s'infiltrait déjà dans le couloir. Imparable.

Et soudain, la pièce rétrécit. Beaucoup.

La marée

« Trop tard. »

La voix de l'assistant n'était guère plus qu'un souffle. Il jeta un dernier regard en arrière. Vers le cadavre. Vers ce qu'il en restait.

« Maintenant, nous allons... retrouver la fille. »

Le commissaire ne réagit pas tout de suite. Son regard était fixé sur l'eau qui remontait lentement le couloir. Lentement. Imparable.

« Bravo », murmura l'assistant avec amertume. « Une brillante démonstration... »

Il rit brièvement, d'un rire sec, sans humour.

« ... de la façon dont la théorie et la pratique s'accordent. »

L'eau atteignait leurs chaussures.

Froide. Trop froide.

« Mon Dieu », dit l'assistant, « ça ne cesse de monter. »

Le commissaire acquiesça. « C'est dans la nature des choses. »

Un bref coup d'œil vers la sortie, puis de nouveau vers le couloir. « On appelle ça... les marées. »

L'assistant renifla. « Je déteste les marées. »

Il fit un pas en arrière. « Et mourir comme un rat... » Il resserra son écharpe autour de son cou. « ... ce n'est pas dans ma nature. »

L'eau leur arrivait désormais aux chevilles. Puis plus haut. Silence. Seul le doux clapotis de l'eau.

Et puis...

ça s'arrêta.

L'assistant baissa les yeux. Puis il regarda le commissaire. « Ça... ne monte plus. »

Le commissaire acquiesça lentement. « Le flux et le reflux. »

Une courte inspiration. « On a une petite fenêtre. »

« Éteins la lampe », dit-il soudain.

L'assistant le regarda. « Quoi ? »

« La batterie. »

Un clic. L'obscurité les enveloppa. On n'entendait plus que l'eau et leur respiration.

« Pff... », marmonna l'assistant. « On ne tiendra pas longtemps comme ça. »

Sa voix se mit à trembler. « J'ai déjà froid. »

Le commissaire garda le silence et tendit l'oreille.

« Chut. »

L'assistant se figea. « Quoi ? »

Un bruit. Sourd. Irrégulier.

« Tu entends ça ? »

Un autre coup.

« On dirait que... quelqu'un... »

L'assistant retint son souffle. « ... donnait un coup de pied dans le socle. »

Silence.

Puis à nouveau : un bruit sourd.

Le commissaire leva la tête. Pour la première fois... de l'espoir.

« Oui. »

Il fit un pas vers le mur. « Quelqu'un essaie d'ouvrir l'entrée. »

L'assistant frappa la pierre de la paume de sa main. « NOUS SOMMES LÀ ! »

Sa voix résonna sourdement. Pas de réponse. Juste un autre coup, raté.

Le commissaire secoua la tête. « Ça ne sert à rien. »

Sa voix était calme. Trop calme. « On ne déclenche pas le mécanisme à coups de pied. »

Un instant s'écoula, puis il cria : « La poitrine gauche ! »

Silence.

Puis...

un autre son. Une pression. Un léger clic mécanique.

La pierre bougea.

Une étroite fente. De la lumière. De l'air frais s'engouffra.

L'assistant retira son écharpe et inspira. Profondément. Trop profondément.

« Sauvé... », murmura-t-il alors que l'ouverture s'agrandissait.

Une silhouette apparut. En uniforme.

« Constable ! », dit calmement le commissaire.

L'homme les aida à sortir, l'un après l'autre. Le commissaire sortit à l'air libre et s'arrêta un instant. Il respira. Le monde était soudain... trop grand.

Il regarda le constable. « Nous vous sommes extrêmement reconnaissants. »

L'homme se contenta d'acquiescer, sans rien dire.

Le commissaire jeta un dernier regard en arrière. Vers la statue. Vers l'entrée. Vers l'obscurité. Et l'espace d'un instant, il eut le sentiment... que quelque chose était resté là-bas. Et avait attendu.

Celui qui attendait

L'air frais semblait irréel. Trop léger. Trop pur.

Le commissaire s'arrêta un instant, tandis que l'eau s'égouttait encore de ses vêtements. Derrière lui se trouvait l'entrée sombre, devant lui – le monde qui faisait comme si de rien n'était.

« Oh... veuillez excuser mon impertinence. »

La voix était trop rapide, trop appropriée. Le commissaire se retourna lentement.

Un homme se tenait à quelques pas de lui. Bien habillé. Trop bien pour cet endroit.

« Je vous ai reconnu », poursuivit-il, tandis qu'un sourire courtois effleurait son visage sans tout à fait atteindre ses yeux. « Je voulais saisir cette occasion pour saluer le célèbre commissaire. »

Un bref hochement de tête élégant. « Ian McCoy. Professeur d'ethnologie à l'université, ici à Londres. »

Le commissaire l'examina. Ni ouvertement, ni discrètement.

« Je dois avouer », poursuivit McCoy, « que je suis très surpris de vous rencontrer ici. »

Un léger haussement de sourcils.

« Le rationalisme – ce que j'appelle le côté scientifique du travail de la police, tout à fait dans l'esprit de Sherlock Holmes – ne semble pas, à première vue, prêt à accepter les phénomènes paranormaux. »

L'assistant renifla doucement, mais le commissaire resta calme.

« Personnellement », poursuivit McCoy, « je n'ai pas de préjugés sectaires qui me permettraient d'exclure de tels phénomènes. »

Un bref regard. Direct. Trop direct.

« Le simple fait qu'il y ait des gens qui y croient... » Il sourit légèrement. « ... confère déjà une certaine réalité à ces choses. »

Le commissaire acquiesça lentement. « Je suis tout à fait d'accord avec vous. »

Un moment s'écoula.

« Au fait », dit McCoy, « je crois que, au cours de vos enquêtes, vous avez eu plus souvent affaire à des fous qu'à des criminels cupides ? »

L'assistant voulut répondre, mais le commissaire le devança. « Certainement. »

Une courte inspiration. « Malgré tout, mon intérêt pour le paranormal n'aurait pas suffi à m'attirer à cette conférence. »

McCoy inclina légèrement la tête. « Ah. »

« Une lettre anonyme », poursuivit le commissaire. « C'est elle qui m'a invité ici. »

Son regard resta fixé sur McCoy. « La soirée s'est écoulée sans que personne ne se soit manifesté. »

Une hésitation à peine perceptible. Puis un sourire.

« En effet... étrange. »

Silence.

« Mais n'était-ce pas justement l'étrange qui était au programme ce soir ? »

Le commissaire ne répondit pas. Il observait. Trop impeccable. Trop préparé.

« Pour ma part », poursuivit McCoy, « je me réjouis de cette rencontre. »

Il jeta un bref coup d'œil en direction de la statue. Trop bref. « D'autant plus que je dois participer à un colloque sur le mythe du taureau. Dans le West End. »

Le commissaire le regarda. « Connaissez-vous bien ce quartier de Londres ? »

Un autre sourire. « Encore une coïncidence ? »

Le commissaire ne dit rien.

« Oui », poursuivit McCoy lui-même. « C'est vous qui le dites. »

Un pas de plus. « Mais s'il y a bien une chose que je ne laisse pas au hasard... »

Il marqua une petite pause. « ... c'est bien l'hôtellerie. »

L'assistant fronça les sourcils. « Que voulez-vous dire ? »

McCoy le regarda brièvement, puis se tourna à nouveau vers le commissaire. « Pourriez-vous peut-être me donner une recommandation ? »

Le commissaire répondit sans hésiter : « Le Nord Pinus. Sur la place Formus. »

Une lueur à peine perceptible dans les yeux de McCoy. « Parfait. Je m'installerai donc là-bas. »

Il s'était déjà détourné. Trop vite. « Passez une agréable soirée, messieurs. »

Il s'en alla sans se retourner.

Silence.

L'assistant le regarda s'éloigner. Puis il se tourna vers le commissaire. « Un drôle d'oiseau. »

Le commissaire ne répondit pas tout de suite. Son regard était toujours fixé à l'endroit où McCoy se tenait.

« Qu'est-ce qui lui a pris ? »

Le commissaire secoua la tête de manière à peine perceptible. « Rien du tout. »

Un bref instant.

« Il était déjà comme ça avant. »

L'assistant fronça les sourcils. « Il y a des gens... », murmura-t-il, « qui n'arrivent tout simplement pas à se défaire de leurs vieilles superstitions. »

Le commissaire regarda la statue, l'entrée, l'obscurité derrière. Puis il dit doucement : « Il n'a pas attendu la conférence. »

Silence.

« Mais nous. »

Un courant d'air balaya la place. Et quelque part... quelqu'un avait déjà planifié le coup suivant.

Le dévoilement

L'air dans le hall de l'hôtel était lourd – non seulement à cause de la fumée des cigares, mais aussi à cause de quelque chose d'autre qui se préparait lentement.

Le commissaire se tenait non loin de la réception, le regard calme mais vigilant. À ses côtés se tenait McCoy, tiré à quatre épingles comme toujours, mais aujourd'hui, il y avait quelque chose de nerveux dans ses mouvements. Sa secrétaire feuilletait précipitamment des documents, une vague tension flottait dans l'air.

Puis – des voix.

Forte. Agressive.

Trois hommes s'étaient détachés du bord du hall. Des manteaux épais, des visages durs. Leurs yeux ne cherchaient pas le dialogue – ils cherchaient une victime.

« Le voilà... », siffla l'un d'eux.

« L'apatride. »

Un autre s'avança. « Franc-maçon. Traître. Les gens comme vous... n'ont pas leur place ici. »

La secrétaire se figea. « Messieurs, je vous prie... »

« Ne vous en mêlez pas ! » Le ton trancha l'air comme un couteau.

McCoy leva la tête, sa voix resta calme. Presque trop calme. « Je crains que vous ne me confondiez avec quelqu'un qui se laisse intimider. »

Un bref rire moqueur répondit à ses paroles. « Oh, nous savons très bien qui vous êtes. »

Le commissaire fit un demi-pas en avant. Non pas pour intervenir, mais pour observer. Quelque chose n'allait pas.

L'homme de devant saisit soudainement la canne de McCoy. Une secousse.

« Qu'est-ce que vous cachez là, hein ? »

Un craquement. Trop fort. Trop précis. La canne – vieille, antique – céda. Pas cassée... mais ouverte. Une étroite cavité apparut. Et à l'intérieur...

Du papier. Vieux. Jauni. Avec des signes que le commissaire reconnut immédiatement.

Son souffle se coupa.

Du tibétain.

La secrétaire haleta doucement. « Ça... ça ne peut pas être... »

L'homme au bâton retira le document à moitié. « Tiens donc... le professeur se livre donc aussi à la contrebande. »

Mais McCoy bougea soudain. Rapidement. Trop rapidement pour un homme de son âge. Il retira sa canne d'un coup sec, le document fermement serré contre lui. Sa voix était désormais différente. Plus froide. « Vous n'avez aucune idée de ce avec quoi vous jouez. »

Le commissaire s'avança alors. Lentement. Prudemment. Son regard glissa sur le papier. Il vit les signes – les mêmes que sur les tablettes.

À cet instant, cela lui apparut comme une évidence : les cadavres, la décomposition, le cri, les rituels. Tout... était lié.

Il regarda McCoy. « Ce n'était pas un hasard si nous nous sommes rencontrés... n'est-ce pas ? »

Un bref silence s'ensuivit, puis un sourire à peine perceptible se dessina sur les lèvres de McCoy. Les hommes reculèrent d'un pas. Non par peur, mais par instinct. Quelque chose de plus grand venait d'entrer en scène.

Et le commissaire le savait : tout ça... ce n'était que le début.

Le premier coup

Le premier coup fut inattendu.

Une chaise se renversa, du verre vola en éclats, et les voix des personnes présentes se bousculèrent. En quelques secondes, l'élégant hall d'entrée se transforma en un chaos de cris, d'agitation et de rage.

Les hommes n'avaient pas l'intention de se contenter de provoquer. Ils attaquèrent.

« Attrapez-le ! »

« Prenez-lui le document ! »

Le commissaire esquiva un coup, attrapa le bras d'un agresseur et le fit pivoter sur le côté. Un bruit sourd – quelqu'un tomba.

Mais ce n'était que le début.

La secrétaire.

Elle se tenait là, comme paralysée, les yeux écarquillés, les mains tremblantes.

Puis son regard se posa sur le commissaire.

Et soudain — la détermination.

Elle ouvrit brusquement un porte-documents en cuir, en sortit une fine liasse jaunie et se précipita vers lui.

« Prenez-le ! » murmura-t-elle, paniquée. « Avant qu'il ne soit trop tard... »

Le commissaire s'en empara. Le papier était froid et semblait irréel.

Au même moment, une main saisit la femme par derrière.

Elle hurla. Un cri qui résonna dans tout l'hôtel.

« NON... ! »

Le commissaire se retourna.

Trop tard.

Deux hommes l'entraînaient déjà en arrière, la tirant à travers la foule. Les clients criaient, certains reculaient, tandis que d'autres... restaient simplement immobiles. Ils observaient. Presque avidement.

L'endroit avait changé. Il était devenu un lieu de discorde.

Un homme rit. Un autre cria quelque chose d'incompréhensible.

Et puis — sa voix.

Déchirée, paniquée, mais claire :

« LE CHEVALIER D'ÉLEUSIS ! »

Silence. Le temps d'un battement de cœur.

Puis le chaos reprit de plus belle.

Le commissaire se mit en mouvement.

« Arrêtez-les ! »

Il bouscula un homme sur le côté, courut à travers la foule, mais les ravisseurs avaient déjà disparu dans le couloir du fond.

Une porte claqua.

Le silence.

Trop soudain. Trop définitif.

Le commissaire s'arrêta, le souffle court. Il tenait le document dans sa main.

Il déplia lentement les pages. L'écriture était ancienne... mais lisible. Et il se mit à lire :

1779.

Cet automne-là, j'avais décidé de passer quelques jours à Venise.

C'est la saison où la mélancolie s'empare peu à peu de la lagune — telle une brume rampante qui enfonce ses ramifications toujours plus profondes dans le labyrinthe des petites ruelles désertes de touristes.

Un soir, alors que je rentrais un peu tard à la demeure de mon hôte, je fus surpris par le brouillard.

Je m'étais déjà souvent égaré dans les petites ruelles pour m'amuser... mais cette fois-ci, j'avoue que je me suis perdu, désespéré.

Au cours de mon errance, j'arrivai sur une petite place que je ne connaissais pas. Au centre se trouvait une fontaine.

Les curieuses sculptures qui l'ornaient auraient dû éveiller ma curiosité...

Mais non. Pas la moindre réaction.

Bientôt, une étrange lueur illumina la fin de la journée — la seule boutique sur la place déserte.

Un antiquaire. Un signe. Un véritable coup de chance.

C'est là que j'ai trouvé un manuscrit.

Les parchemins avaient l'air de momies, comme s'ils allaient se désagréger en poussière d'un moment à l'autre... et pourtant, ils étaient dans un état étonnamment bon.

J'ai pu déchiffrer une date.

Et un nom : Caesarius, 1527.

Le titre était : « Le récit véridique adressé à Sa Sainteté le pape Symmachus par l'évêque Caesarius et la découverte étonnante qui s'ensuivit. »

Le commissaire laissa retomber la page, le regard vide.

Puis il murmura : « Éleusis... Caesarius... Tibet... »

Un puzzle.

Et soudain...

Une piste.

Il regarda vers la porte, là où elle avait disparu. Sa voix devint basse. Dure.

« Ce n'était pas un hasard. »

La vérité d'Éleusis

Le commissaire se tenait toujours dans le hall à moitié détruit. Le chaos s'était apaisé, mais quelque chose subsistait. Un silence plus pesant que le vacarme qui l'avait précédé.

Il déplia lentement le document. Les pages étaient friables, mais l'écriture semblait vivante, comme si elle n'avait pas été écrite pour le passé, mais pour lui.

Extrait du document

Les mystères d'Éleusis, près d'Athènes, étaient les mystères parmi les mystères. Leur origine remonte au mythe de Perséphone – enlevée par Hadès, le seigneur des Enfers.

La terre devint stérile, car Déméter, la mère, était en deuil. Ce n'est qu'au retour de Perséphone que le monde refleurit.

Le commissaire fronça les sourcils.

« Mort... et retour... »

Il continua à feuilleter le document.

L'entrée de l'âme dans le royaume de la mort et sa victoire sur celle-ci... Tel est le mystère central de l'initiation.

Un courant d'air froid traversa le hall. Ou était-ce seulement une illusion ?

La descente aux enfers – la katabase – symbolise le dépassement de l'éphémère et l'éveil de l'éternel dans l'âme.

Le commissaire s'arrêta. Ses pensées s'emballaient.

Les cadavres. La décomposition.

Trop rapide. Anormal.

« Ils sont... descendus... », murmura-t-il.

Il continua sa lecture.

Orphée est descendu... Héraclès a vaincu la mort... Ulysse a cherché la connaissance dans l'Hadès...

Mais la véritable initiation consiste à franchir le seuil de la mort – de son vivant.

Le commissaire sentit quelque chose se resserrer en lui. Pas de la peur, mais une prise de conscience.

« Ce n'est pas un mythe... », murmura-t-il. « C'est un guide. »

Un autre passage. Plus sombre. Plus dangereux.

Déméter tenta de conférer l'immortalité à un mortel en le livrant au feu. Mais la tentative fut interrompue.

Ses doigts se crispèrent sur le papier.

« Feu... Coup... Cri... »

Les images revinrent :

- les crânes ouverts
- le cri
- le retour...

Il continua à lire.

L'âme ne demeure pas dans le corps. Elle peut le quitter et y revenir. Mais pas sans contrepartie.

Un bruit derrière lui.

Il se retourna.

Rien.

Juste des ombres.

Retour au texte.

L'initié doit traverser la mort pour la surmonter. Mais celui qui ouvre la porte... doit savoir que toutes les âmes ne reviennent pas.

Silence.

Le commissaire baissa lentement le document. Son regard était désormais clair. Trop clair.

« Les cadavres... »

Il le dit à voix haute. « Elles ne sont pas en décomposition... »

Une pause.

« Ils sont revenus. »

Un bruit lointain résonna dans les couloirs de l'hôtel.

Un écho. Ou un cri.

Et puis il se souvint de ses paroles : « Le chevalier d'Éleusis... »

Son regard s'assit.

« Ce n'est pas une secte... »

Il plia soigneusement le document.

« C'est une initiation. »

La salle souterraine

L'air était lourd. Pas seulement à cause de la fumée, mais aussi à cause de quelque chose de plus ancien.

La salle se trouvait profondément sous la ville, taillée dans la pierre et noircie par le temps. Des feux brûlaient dans des coupes en fer et projetaient des ombres vacillantes sur les murs – des ombres qui bougeaient, même quand rien ne bougeait.

Au milieu se tenait la secrétaire, attachée entre deux colonnes. Son regard était alerte, trop alerte. Il n'y avait plus de panique. Quelque chose avait changé.

Un prêtre sortit de l'obscurité. Sa robe n'était pas seulement vieille, elle semblait brûlée, comme si elle avait survécu à un feu qui aurait depuis longtemps tout consumé. Son visage était plongé dans la pénombre. Une seule chose était claire : il n'était plus un être humain, tel que le monde le concevait.

Il ne parlait pas, et pourtant elle comprenait.

Les autres s'approchèrent. Lentement. En cercle. Leurs voix commencèrent à s'élever – pas un chant, mais un son ancestral que l'on ressentait plus qu'on ne l'entendait. Une pulsation. Comme un battement de cœur. Pas le leur.

La secrétaire ferma brièvement les yeux. Un frisson parcourut son corps. Puis... le silence. Et quelque chose se produisit.

Invisible. Inexplicable. Mais perceptible. L'air devint plus froid, puis à nouveau chaud, puis vide, comme si quelque chose était entré dans la pièce ou en avait quitté quelqu'un.

Les prêtres s'arrêtèrent. Le chef leva lentement les mains. Un signe. Puis : une inspiration. Son souffle. Elle ouvrit les yeux. Lentement. D'un calme surnaturel.

Son regard se posa sur elle-même. Et elle sourit. Pas de joie. Pas de douleur. Mais... de prise de conscience.

Les liens furent défaits. Elle ne tomba pas. Elle se tenait debout.

L'un des prêtres lui drapa une robe sombre, lourde et d'un rouge profond. Comme une promesse.

Le chœur s'amplifia. Devint plus clair. Devint compréhensible.

« C'est réussi... »

« Le seuil a été franchi... »

« Hadès... »

Une pause. Puis, d'une seule voix : « ...vit parmi nous. »

La secrétaire leva les yeux. Elle ne cherchait plus. Elle ne s'interrogeait plus.

Et quelque part, loin de là, à l'hôtel, le commissaire le sentit. Quelque chose était revenu.

Temple Church – Les archives

Temple Church baignait dans la pénombre. Des arcs en pierre, un sol froid et un silence qui n'était pas vide – mais à l'écoute.

Le commissaire franchit le lourd portail pour pénétrer dans la voûte des archives située sous l'église. La lueur vacillante des bougies éclairait la scène, tandis que la poussière recouvrait des parchemins qui n'avaient pas été touchés depuis des siècles.

Mais aujourd'hui, quelque chose avait changé.

Il s'arrêta et porta inconsciemment la main à sa poitrine. Une pression. Un pouls. Pas le sien.

« Elle est encore... là... », murmura-t-il.

La secrétaire.

Quoi qu'il lui soit arrivé, une partie d'elle l'avait atteint. Un écho. Un lien.

Il continua son chemin. L'archiviste lui avait accordé l'accès à contrecœur, presque avec crainte.

« Les documents que vous cherchez... », avait-il dit, « ...vous cherchez parfois en retour. »

Le commissaire trouva la lettre, cachée parmi les registres paroissiaux. Scellée. Déchirée. Il l'ouvrit lentement.

La lettre

Au vénérable prélat...

Je vous écris de Rome, en l'an de grâce 1524.

Moi, Michel de Nostredame, j'ai découvert un document dans les archives de la bibliothèque du Vatican...

Le commissaire s'interrompit. Sa respiration s'accéléra.

« Nostradamus... »

Il poursuivit sa lecture.

Il s'agit de la copie d'un rapport qu'un certain Césaire remit autrefois au Saint-Père. Un texte qui ne se laisse pas lire. Et pourtant... qui doit être lu.

Un courant d'air balaya la pièce. Les bougies vacillèrent.

Je l'ai recopié. Mais je crains... que je n'aurais pas dû le faire.

Le commissaire leva les yeux. L'espace d'un instant, il eut l'impression de ne pas être seul.

Ce texte ne parle pas de religion... mais de passage. Du seuil. D'une porte qui ne reste pas fermée.

Ses pensées s'emballaient.

Éleusis. Les cadavres. La secrétaire.

Trois ans après ma découverte, les documents ont été perdus lors du pillage du palais papal. Mais je ne crois pas... qu'ils soient perdus.

Le commissaire murmura : « Ils ont été... dispersés. »

Il continua sa lecture.

Après la scission de l'Angleterre et de Rome, un groupe de cardinaux utilisa une prophétie pour asseoir son pouvoir. Ils comprenaient... une partie du code. Mais pas la clé.

Le commissaire plissa les yeux.

« La clé... »

À ce moment-là, il entendit un murmure. Derrière lui.

Il se retourna.

Elle se tenait là.

La secrétaire.

Saine et sauve. Et pourtant... pas vraiment.

Son regard était calme. Trop calme.

« Tu cherches la clé... », dit-elle doucement.

Le commissaire ne recula pas d'un pouce. « Qui es-tu ? »

Un bref sourire effleura son visage. « J'ai vu... »

Elle s'approcha sans faire le moindre bruit.

« Caesarius l'a cherchée... Nostradamus l'a copiée... et ils ont tous négligé la même chose. »

Une pause.

« Le texte... n'est pas le secret. »

Le commissaire sentit tout son corps se crispier. « Mais alors ? »

Elle leva lentement les yeux. « Son enveloppe. »

Le silence l'enveloppa comme un voile. « Où ? »

Sa réponse vint comme une ombre : « Dans l'épave... d'une galère phénicienne. »

Un tonnerre lointain. Ou était-ce la mer ?

« C'est là... que le code est gravé. »

Le commissaire comprit. Pas de papier. Pas de mots.

De la pierre.

« Et où se trouve cette épave ? »

La secrétaire fit un pas en arrière. Son corps commença à s'estomper.

« Là-bas... là où les marées cachent la mort... »

Un dernier regard. Presque humain.

Puis elle disparut.

Le commissaire se retrouva seul. Avec la lettre. Avec la vérité. Et avec une nouvelle piste.

« La mer... » Il leva les yeux. « Bien sûr. »

L'incident au restaurant

Le titre lui sauta aux yeux :

« Mort mystérieuse dans un restaurant. »

Le commissaire s'arrêta. Son regard s'attarda sur le nom. Il le lut deux fois. Lentement.

L'identité de la défunte a entre-temps été établie. Il s'agit de la secrétaire...

Un petit gémissement lui échappa. Pas de surprise, mais une confirmation.

Il continua à lire.

Des témoins font état d'un accès soudain d'agressivité extrême. La femme aurait perdu tout contrôle, s'en serait prise aux clients et les aurait mordus à plusieurs reprises. La situation a dégénéré. Il a fallu lui tirer plusieurs balles dans la tête pour la neutraliser.

Le commissaire a baissé le journal. Ses mains étaient immobiles. Trop immobiles.

« Maîtrisée... », murmura-t-il.

Son regard se posa sur le paragraphe suivant.

L'état du cadavre reste incompréhensible. Quelques heures seulement après l'incident, le corps présentait déjà des signes de décomposition avancée. L'autopsie a en outre révélé que la défunte avait pris un copieux repas le soir même.

Une pause.

Puis : « C'est impossible. »

Mais il savait que ce n'était pas la première fois.

Médecine légale

L'odeur l'a frappé avant même qu'il n'entre dans la pièce. Du froid, des produits chimiques et quelque chose... de sucré. Trop sucré.

Le médecin légiste l'attendait déjà. Son visage était gris. Pas à cause de la fatigue.

« Je n'ai dit qu'une partie de la vérité à la presse », commença-t-il sans le saluer.

Le commissaire acquiesça. « Montrez-moi. »

Le médecin légiste hésita un instant. Puis il retira le drap.

Silence.

Le corps gisait là. Immobile. Décomposé. Trop vite. Trop complètement.

Le commissaire s'approcha, son regard s'aiguïsa. Analytique. Presque froid.

« Depuis combien de temps ? »

« Quelques heures. »

Une pause. « Impossible. »

Le médecin légiste secoua lentement la tête. « Ce n'est pas le plus impossible. »

Il prit ses documents, la main légèrement tremblante.

« Le corps... », il déglutit, « ... est vide. »

Le commissaire le regarda. « Vide ? »

« Pas d'organes. »

Silence.

« Aucun. »

Le commissaire recula d'un pas. « Et elle était vivante. »

« Oui. »

« Dévorée. »

« Oui. »

Un instant.

Puis le médecin légiste murmura : « Et elle bougeait... comme si elle était... »

Il s'interrompit.

« Comme si elle était quoi ? »

Le pathologiste le regarda longuement.

« Revenue. »

Silence.

L'invitation

Le pathologiste fouilla à nouveau dans sa mallette. « Il y a encore quelque chose. »

Il posa une carte sur la table. Du papier épais. Vieux.

Le commissaire la prit. Une invitation. Scellée. Armoiries royales.

Son regard s'y attarda. « La reine Victoria... »

Le médecin légiste acquiesça lentement. « Une invitation personnelle. »

Le commissaire fit légèrement pivoter la carte. La lumière tombait différemment dessus. Et c'est alors qu'il le vit. Un signe. Pas royal. Pas officiel. Ancien. Plus ancien que la maison royale.

Sa respiration ralentit. « Ça... »

Il se souvint.

Éleusis.

Le temple.

Le cercle.

« Ce n'est pas une coïncidence. »

Révélation

Le commissaire reposa lentement la carte.

« Elle avait été invitée... »

Une pause.

« Pas à une réception. »

Il regarda le médecin légiste. « Mais à l'inauguration. »

Un léger bruit. Comme un écho lointain. Ou un rire.

La deuxième facette de la vérité

Le commissaire se tenait toujours dans les archives de la Temple Church. L'invitation était posée devant lui, le symbole qui y figurait brillait mystérieusement. Et maintenant... tout prenait soudainement sens.

« Temple... », murmura-t-il.

Son regard parcourut la pièce. L'église ronde et les tombes des Templiers semblaient lui rappeler quelque chose.

« Bien sûr. »

Il se replongea dans les documents. Un autre document, caché et non répertorié.

Le procès-verbal de l'alliance

À son retour de Terre Sainte... Richard, dit Cœur de Lion, rapporta quelque chose en Angleterre – quelque chose qui n'était pas destiné à ce monde.

Le commissaire poursuivit sa lecture.

Les Templiers le conservèrent d'abord... mais ils comprirent bientôt...

Ce n'était pas une relique. C'était une clé.

Son cœur battait plus fort.

« Le code... »

Un code qui permettait d'ouvrir le seuil à tout moment – pour tout le monde.

Silence.

« L'immortalité... », murmura-t-il. Ou quelque chose qui y ressemblait.

Richard lui-même l'aurait compris. Il pouvait voir ce qui allait arriver – non pas par prophétie, mais par accès.

Le commissaire ferma brièvement les yeux.

« Pas une prédiction... »

Il les rouvrit.

« Une vision. »

La rupture

Il continua à feuilleter les pages. L'écriture devenait de plus en plus agitée.

Il fut tué lors du voyage de retour. Non pas par des ennemis, mais par ses propres rangs.

Un moment de prise de conscience.

« Ils l'ont éliminé... »

Le code disparut, mais son savoir resta.

La fondation de la confrérie

Après la scission de Rome, une confrérie secrète s'est formée en Angleterre. Son objectif : préserver le code et le dissimuler.

Le commissaire jeta un nouveau coup d'œil à l'invitation.

« La maison royale... »

La couronne a pris part à cette alliance. Non par soif de pouvoir, mais par peur.

Victoria

Un nouveau chapitre.

Victoria, reine d'Angleterre... Après la perte de son époux, elle s'ouvrit à l'invisible. Elle chercha à entrer en contact... au-delà du seuil.

Le commissaire se souvenait des rapports – séances de spiritisme, murmures dans l'obscurité, un royaume en deuil.

Elle ne savait pas que le seuil était déjà ouvert.

Un frisson glacial lui parcourut l'échine.

Le Munshi

Un homme vint de l'Est. Abdul Karim.

Il apportait un savoir plus ancien que la couronne.

Le commissaire murmura : « L'Inde... Éleusis... Le Tibet... »

Tout s'imbriquait. Il devint plus qu'un enseignant. Il devint un gardien.

La peur

La dernière partie était presque illisible.

Les successeurs vivent dans la crainte... non pas de la mort, mais du retour de la clé.

Une courte pause.

Car si le code est déchiffré...

Le commissaire termina sa phrase : « ... leur pouvoir prendra fin. »

Et puis : « ...et la vérité commencera. »

Lien avec le présent

Il regarda l'invitation. Puis la porte. La secrétaire, le rituel, les cadavres.

« Ils ont recommencé... »

Une pensée le frappa comme un coup.

« Pas pour la préserver... »

Son regard s'assit.

« Mais pour le contrôler. »

La haute société londonienne

La salle resplendissait de lumière.

De l'or.
Cristal.
Parfum.

Et parmi tout cela... quelque chose de sombre. La peur.

L'élite londonienne s'était réunie.

Des aristocrates.
Des politiciens.
Des banquiers.

Et des hommes dont les noms restaient dans l'ombre.

Le commissaire fit son entrée.

Un silence gênant s'installa dans la pièce, tandis que les conversations se déplaçaient, comme un murmure qui changeait soudain de cap.

« Vous êtes en retard. »

La voix venait d'en haut, chargée d'un poids inexprimé.

Son regard se posa sur l'héritier du trône, le fils de la reine.

Silence. Une froideur inhabituelle flottait dans l'air.

« J'ai été invité », répondit le commissaire, d'un ton déterminé.

Un sourire, froid et calculateur.

« Non », dit le prince, « on vous recherchait. »

Silence. Une tension qui rendait la respiration difficile.

La vérité éclate

Le prince s'approcha, ses mots semblaient tranchants comme du verre taillé.

« Ma mère... », commença-t-il,
« a quitté ce monde après la mort de mon père. »

Le commissaire garda le silence, repassant déjà dans son esprit les rebondissements bien connus de l'histoire.

« L'empire a commencé à s'effondrer », poursuivit le prince. « Les républicains. Les assassins. Le doute. »

Sa voix se durcit, chargée de menaces tacites.

« Vous croyez qu'elle s'est retirée... »

Il se pencha légèrement en avant, le regard brûlant.

« Elle a travaillé. »

Un murmure parcourut la salle.

« Elle a appris à entendre les voix...
qui se trouvent au-delà du seuil. »

Le commissaire acquiesça.

« Éleusis. »

Un sourire fantomatique effleura les lèvres du prince.

« Vous apprenez vite. »

L'Alliance

Le prince leva son verre, la salle se tut dans l'attente.

« L'Alliance... existe depuis Richard Cœur de Lion. »

Les invités écoutaient, captivés, la salle était remplie de questions tacites.

Personne ne contredit.

« Nous avons préservé l'équilibre. »

Une pause pendant laquelle tout le monde retint son souffle.

« Mais vous... »

Son regard devint vif, perçant.

« ...cherchez la clé. »

Silence.

La menace

Le commissaire répondit, calmement mais fermement :

« Pas moi. »

Un pas en avant, la pièce semblait se rétrécir autour de lui.

« Tout le monde. »

Le prince acquiesça lentement, comme s'il concluait un pacte tacite.

« Et c'est précisément pour cette raison... »

Son regard attirait tous les regards dans la salle.
« ... vous le trouverez pour nous. »

L'épave – La découverte

La nuit était noire.
La mer... calme.
Trop calme.

Le commissaire se tenait sur le rivage, le clapotis des vagues était le seul accompagnement de ses pensées. Sous ses pieds s'ouvrait l'entrée de la grotte, mystérieuse et accueillante, comme si elle recelait un secret ancestral.

Il se souvenait des paroles de son ami, le prêtre orthodoxe grec, qui lui avait parlé du livre de Platon. Un vestige d'une époque révolue. « Là où les marées cachent la mort... Cela vaudrait peut-être la peine de se rendre à cet endroit », avait dit le prêtre.

La descente

Avec une sensation de nœud à l'estomac, il pénétra dans l'obscurité glaciale de l'eau. Elle était cinglante et lui enveloppait la jambe d'une étreinte glacée. La lampe torche fendait la noirceur tandis qu'il n'entendait le bruit des vagues que derrière lui, alors qu'il s'enfonçait plus profondément dans la grotte.

Il savait que Gibraltar n'était pas seulement un point géographique — c'était la porte d'accès à bien plus que de simples trésors cachés ; c'était un lieu de secrets pour lesquels certains étaient prêts à tout sacrifier.

Le secret

Soudain, il découvrit quelque chose de grand devant lui : une structure. Du bois. Ancien. Brisé. Une galère. Phénicienne.

« Je l'ai trouvée », murmura-t-il, tandis que son cœur se mettait à battre à tout rompre à mesure qu'il s'approchait de sa découverte.

Le code

Mais les planches n'étaient pas simplement vides. Des rainures — des signes — non pas écrits, mais gravés. Le commissaire les effleura de ses doigts tremblants.

Et soudain :
 Une image.
 Un son.
 Un écho.

« Ce n'est pas du texte... » Son souffle se coupa.
 « C'est... une mémoire. »

Il sentit la présence de quelqu'un derrière lui, un murmure hostile qui soufflait comme le vent à travers la grotte. Il savait qu'il n'était pas seul.

Les obstacles

« Le prêtre m'avait prévenu », pensa-t-il. Certaines personnes étaient prêtes à tout pour dissimuler la vérité — notamment les adversaires de sa quête, qui opéraient dans l'ombre. Il devait se dépêcher de mettre sa découverte en sécurité avant que ses rivaux ne le rattrapent.

Quelque chose brilla dans l'eau, et sans s'en rendre compte, il avait aperçu le bol — une pièce ronde en céramique — le **bol de Lazare**.

Quelque chose gisait dans la boue. Rond. En argile.
 Il la souleva avec précaution.
 Une sensation le submergea avec force :
 Son cœur battait plus fort tandis que des souvenirs de son vieil ami, le prêtre, se formaient.

« Les mots restent... même si la voix se tait... »

Alors qu'il retournait la coquille, retentit...
 Un bruit.
 Pas dans l'eau.
 Dans sa tête.
 Une voix.
 Faible.
 Inaudible.
 Et pourtant... puissante.

La prise de conscience

Le commissaire se figea.
 « Ça... c'est impossible... »

La voix résonnait comme un chant lointain, comme l'écho de légendes ancestrales.
 Il retira sa main ; la voix se tut.
 Peu à peu, il commença à comprendre. « Le code... » son regard se porta à nouveau vers la galère. « ... n'est pas une clé. C'est une voix. »
 Et la coupe... « ...est la porte. »

La décision

Avec une détermination qui le traversa comme un éclair, le commissaire empocha la coupe.
 Pas dans la lumière.
 Pas dans le monde.
 Pour lui.
 « Pas pour eux... » Il jeta un dernier regard vers les eaux sombres, où des ombres rôdaient et où des ennemis attendaient de faire échouer son plan.
 « Pas pour la Fédération. »
 Et puis, alors que le poids de la responsabilité le submergeait :
 « Pour la vérité. »

La première utilisation de la coupe

La pièce était petite.
 Pas de fenêtre.
 Que de la pierre, du bois... et un silence qui semblait engloutir les ombres.
 Le commissaire posa le bol en argile sur la table dans un léger tintement.
 Sans éclat.
 Presque innocent.
 Mais l'atmosphère autour de lui commença à changer.
 Il hésita.
 Son regard se posa sur la surface de l'argile.
 De fines rainures.
 Pas au hasard.
 Pas décoratives.
 « Une voix... », murmura-t-il. « Lazar, pôk l'bar ! »

Lentement, il fit courir son doigt le long de la gravure — ce contact lui donnait l'impression d'un secret florissant qui n'attendait qu'à être dévoilé.

D'abord, rien.

Puis...

un frémissement.

Pas dans la pièce.

En lui.

Un son s'éleva.

Inaudible au sens habituel du terme.

Plutôt... ressenti, comme s'il avait pénétré dans les replis les plus profonds de son âme—

comme un écho résonnant dans les abîmes de son for intérieur.

Sa respiration s'accéléra,
et des images surgirent en lui.

Pas les siennes.

Des plaines poussiéreuses.

Des feux.

Des gens à genoux.

Et puis une voix qui parlait—

non pas en mots,
mais en sens.

Le commissaire retira brusquement sa main.
Silence.

Il recula d'un pas en titubant.
« Ce n'est pas une relique... »

Son regard s'assit lorsqu'il comprit la vérité.
« C'est un outil. »

Une autre pensée s'imposa d'elle-même.
« Et quelqu'un... a appris à s'en servir. »

Le commissaire n'était pas seul.
Plus maintenant.

« Vous n’auriez pas dû. »

La voix surgit de l’obscurité, tranchante comme un poignard.

Le prince s’avança dans la lumière, élégant et maître de lui, mais dans ses yeux brillait quelque chose d’inquiet — une tempête qui menaçait de tout bouleverser.

« Vous l’avez utilisée. »

Ce n’était pas une question, mais une constatation.

Le commissaire ne répondit pas.
Le prince s’approcha,
lentement, tel un prédateur qui vise sa proie.

« Mon père croyait en l’ordre »,
dit-il calmement, comme si ces mots venaient d’un autre monde.
« Ma mère... à l’au-delà. »

Un sourire amer se dessina sur ses lèvres.
« Et moi... je crois au pouvoir. »

Le prince regarda la coupe comme s’il s’agissait d’un joyau précieux.
« Avec cette chose... »

Sa voix s’affaiblit, devenant à peine plus qu’un murmure.
« ... on peut faire bien plus qu’entendre. »

Le commissaire l’interrompit à nouveau :
« On peut contrôler. »

Le prince acquiesça, la convoitise brillant dans ses yeux.
« L’Empire repose sur des illusions.
La loyauté. La foi. L’ordre. »

Il fit un pas en avant,
et l’air sembla se densifier.
« Imaginez... si nous pouvions les remplacer. »

Un silence si pesant qu’on aurait pu le couper au couteau.
« Par la vérité. »

Le commissaire secoua lentement la tête,
tandis que la réalité de ses mots flottait dans l’air.
« Par la contrainte. »

Une courte pause.

Puis :

Un mouvement.

Le prince saisit le bol,
vif et rapide comme l'éclair.
Le commissaire fut plus rapide.
Un choc, un affrontement violent.
Le bois se fendit, des éclats volèrent,
et le bol tomba—

pas par terre.
Le commissaire l'attrapa, bien décidé.
Le prince recula,
son regard avait changé.
Ce n'était plus seulement de la cupidité—
le doute.

Le commissaire tenait fermement la coupe.
« Écoutez-le. »

Le prince hésita,
ses yeux cherchaient des réponses qui se cachaient dans l'obscurité.
Puis — « **Lazar, pôk l'bar !** »

il la toucha.

Un moment d'hésitation,
puis :

Immobilité.

Son corps se tendit comme un arc,
son regard se vida.

Des images.
Pas les siennes.

Guerre.
La mort.
Un pouvoir qui se dévore lui-même.

Et en dessous—
autre chose.

Le silence.

La paix.

Le prince retira brusquement sa main.
Sa respiration devint rapide et irrégulière.

« Ça... »

Il regarda le commissaire,
pour la première fois...
sans masque.

« Ce n'est pas un outil. »

Une pause lourde de sens.
« C'est un jugement. »

Le prince recula.
Lentement, comme s'il se libérait d'un sortilège.
« Je voulais... », commença-t-il...
et s'interrompit.
« Je pensais... que je pourrais le contrôler. »

Le commissaire, les yeux rivés sur le prince :
« C'est ce qu'ils pensent tous. »

Un long regard,
qui révélait non seulement des mots, mais aussi des destins.

Puis — quelque chose changea —
le prince se redressa,
non pas en tant que souverain,
mais en tant qu'homme.
« Alors, personne ne doit le posséder. »

Le commissaire acquiesça,
le bol posé entre eux était plus qu'un simple objet.

Le prince regarda vers la porte,
puis se retourna.
« L'ancienne alliance... a échoué. »

Un silence douloureux.
« Il nous en faut un nouveau. »

Le commissaire :
« Une qui protège. »

Le prince :
« Pas qui domine. »

Un léger signe de tête,
qui liait serment et destin.
« Pour l'Empire. »
« Pour la vérité. »

La coupe reposait entre eux,
non pas comme un pouvoir,
mais comme une responsabilité.

Et quelque part...
au-delà des murs de Londres,
déjà, le prochain écho se faisait entendre —
un murmure des secrets qui restaient encore à dévoiler.

Londres – Le nouvel ordre

Les temps avaient changé.

Et avec lui, le pouvoir.

Édouard VII se tenait à la fenêtre et contemplait la vie trépidante de Londres qui s'étendait sous ses yeux – calme, ordonnée, apparemment stable. Mais derrière cette façade, quelque chose d'inquiétant bougeait.

« Vous me sous-estimez encore », dit-il doucement, presque pensivement.

Le commissaire s'approcha de lui. « C'est là votre atout », remarqua-t-il avec un bref sourire.

Le vieux « Bertie », le bon vivant, le fils toujours sous-estimé. Et pourtant, à cet instant, il semblait être bien plus que le gentil oncle de l'Europe.

Eduard acquiesça et répondit : « La parenté est la forme la plus élégante de contrôle. »

Depuis la mort de Viktoria, tout avait changé. Là où elle s'était retirée, il avait pris le relais : il recevait les invités, entretenait des relations diplomatiques et savait exactement quand il devait afficher un sourire.

Mais dans l'ombre se tenait le commissaire – anobli et invisible, la redoutable « éminence grise », comme on le murmurait à voix basse. Mais ils ne comprenaient pas. Il n'était pas le pouvoir lui-même. Il était l'équilibre.

L'ancienne alliance s'était effondrée, trop avide et aveugle. Le nouvel ordre était cependant différent : pas un système de domination, mais une préservation ; pas de contrôle, mais de la responsabilité.

« Vous savez que nous ne sommes pas seuls », dit enfin le commissaire.

Eduard le regarda, le poids de l'incertitude dans les yeux. « Je sais. »

Une lettre gisait sur la table, scellée et mystérieuse. Le commissaire l'ouvrit et lut la phrase marquante : « L'équilibre a été rompu. » En dessous se trouvait un symbole – non pas britannique, mais prussien.

Il leva les yeux. « Vous l'avez remarqué. »

« Bien sûr », répondit Eduard, rompant un bref silence. « Vous espériez que je resterais ce que j'étais. » Un léger sourire effleura ses lèvres. « Un imbécile. »

Le commissaire se déplaça lentement dans la pièce, ses pas étaient légers. « Vous savez ce que nous avons », dit-il en jetant un coup d'œil au bol caché. « Accès. »

Eduard acquiesça. « Pas seulement des informations... »

« Une interprétation », compléta le commissaire.

Ils parlèrent tous les deux en même temps : « Une prophétie. »

Le silence s'installa, et le poids de ses mots emplit la pièce.

« Et cela, dit le commissaire d'une voix calme, c'est ce qui nous rend dangereux. »

« Pour tout le monde », ajouta Eduard, sachant qu'ils se trouvaient à l'aube d'un grand changement.

La mer du Nord

Le vent soufflait froid et impitoyable sur la côte. Un homme se tenait sur le rivage, son casque à crête facilement reconnaissable. À ses côtés, les silhouettes restaient silencieuses, le regard fixé sur la mer agitée.

« L'Angleterre... », murmura-t-il, perdu dans ses pensées.

Un proche s'approcha. « Ils ont l'artefact. »

L'empereur ne répondit pas tout de suite ; une minute de silence s'étira comme une ombre entre eux. Finalement, il rompit le silence : « Les Normands... ont montré l'exemple. »

Sa voix était calme – trop calme. « Une île n'est pas une forteresse. »

Il regarda vers l'horizon, ses pensées s'égarant au loin. « Seulement une cible. »

« Devons-nous agir ? », demanda le confident avec une légère insistance.

L'empereur hésita, un sourire à peine perceptible se dessina sur ses lèvres.

« Pas encore », répondit-il finalement, le regard se plissant.

« Mais nous nous préparons. »

Une dernière phrase, portée par le vent, résonna dans l'air frais : « Cette fois-ci, nous ne viendrons pas en tant qu'invités. »

Un jeu de mots

Londres.

Une matinée comme les autres.

Ou du moins... c'est ce qu'il semblait.

Le journal était posé sur la table, tout juste imprimé et encore chaud. Le commissaire le prit comme s'il s'agissait d'un précieux artefact qu'il attendait depuis un moment décisif. Son regard glissa sur le titre, ses pensées tourbillonnèrent, avant qu'une expression d'étonnement ne se fige sur son visage.

Un moment de réflexion. Puis un léger reniflement.

« Ce n'est... pas ce qu'on avait prévu. »

Édouard VII s'approcha, curieux et avec une autorité qui imprégnait la pièce.

« Montrez-moi. »

Le commissaire lui tendit le journal – le Daily Telegraph – comme s'il revenait d'une mission importante.

Les yeux d'Édouard parcoururent le texte, et à chaque phrase, l'atmosphère autour de lui s'alourdissait. Une phrase. Puis une autre. Et soudain...

Silence.

Puis un éclat de rire jaillit de lui. D'abord faible, presque contenu, mais rapidement irrésistible et plein de surprise.

« Des lièvres de mars... ? » répéta-t-il, comme si les mots eux-mêmes avaient quelque chose de surréaliste.

Le commissaire secoua la tête.

« Il voulait se réconcilier. »

Eduard, la voix teintée d'amertume :

« Et il s'est détrôné lui-même. »

Les rires s'éteignirent, et le commissaire plia lentement le journal, comme s'il gardait ainsi un lourd secret.

« Ça a été... un coup dur. »

Eduard acquiesça, la gravité de la situation transparaissant à travers le sourire qui avait auparavant effleuré ses lèvres.

« Un coup diplomatique. »

Il laissa les mots résonner dans la pièce. C'était une pause qui en disait long.

« Et pourtant... plus efficace que n'importe quelle flotte. »

Par la fenêtre, son regard se posa sur la Tamise en contrebas. La voie navigable était animée ; les bateaux avançaient, signe d'un mouvement agité.

« Ils se réarment », remarqua le commissaire, et c'était plus une constatation qu'une question.

Eduard acquiesça, son regard renforçant la portée de ses mots.

« Bien sûr. »

Un bref échange de regards entre les deux hommes.

« La peur », dit le commissaire.

« Et la fierté », ajouta Eduard.

Une ombre passa dans la pièce, telle les nuages menaçants à l'horizon.

« La partie a commencé », dit le commissaire à voix basse, comme s'il déplaçait déjà les pièces d'échecs devant ses yeux.

Eduard jeta un nouveau coup d'œil au journal, comme si celui-ci lui chuchotait des secrets.

« Et il ne le sait même pas. »

Le commissaire fouilla dans sa poche et en sortit une petite carte, simple mais pleine de sens. D'un geste fluide, il la posa à côté du journal.

Eduard la ramassa et lut les mots qui y étaient inscrits, un bref sourire se dessinant sur ses lèvres.

« Salutations affectueuses d'Écosse... Ta Nessie. »

Le silence envahit la pièce comme un brouillard oppressant.

Puis un échange de regards entre eux, non plus amusé, mais concentré et plein de profondeur.

« Si les mots suffisaient... », commença Eduard d'un air pensif.

Le commissaire l'interrompit :

« ... nous n'avons pas encore besoin d'armes. »

Il s'ensuivit un bref silence chargé de tension.

« Pas encore. »

Au loin, au-dessus de la mer du Nord, les nuages s'épaississaient en un gris menaçant. Et quelque part, dans les ombres profondes de ce monde gris, un homme lisait le même journal. Et comprenait.

Le sceau s'éveille

LA NUIT DES SIGNES

Londres était plongée dans la brume.

Ce n'était pas inhabituel pour cette ville — et pourtant, cette nuit-là, le brouillard était plus dense, plus lourd, comme s'il cachait plus que de simples rues et visages.

Le commissaire se tenait à la fenêtre de son bureau et regardait dehors. Les réverbères se perdaient dans le gris, leurs lumières étouffées par la couche opaque. Les bruits arrivaient avec un temps de retard, étouffés, comme s'ils n'appartenaient pas tout à fait à ce monde.

Puis... un son.

Faible.

Presque trop faible pour être perçu consciemment.

Une flûte.

Le commissaire se figea.

Ce n'était pas une chanson. Pas une mélodie à proprement parler — juste quelques notes, répétées, régulières, comme un signal qui déchirait le silence.

Il s'approcha de la fenêtre.

« Vous entendez ça ? », demanda son assistant derrière lui, sa voix n'étant qu'un souffle dans l'air frais.

Le commissaire ne répondit pas tout de suite.

« Oui », dit-il enfin, les yeux grands ouverts, le cœur envahi par un pressentiment tenace.

Puis...

une explosion.

Pas très forte au premier abord, plutôt sourde, comme si quelque chose s'était déplacé au cœur de la ville.

Le verre vibra. Une lumière vacilla à l'horizon, puis une deuxième, puis une troisième.

L'assistant s'approcha de lui, le visage crispé. « Ça vient du port. »

Le commissaire secoua lentement la tête, comme pour repousser l'idée d'explications simplistes.

« Pas seulement. »

La ville

Quelques minutes plus tard, ils se tenaient dans la rue, au milieu d'une agitation effrénée. Les gens couraient, les voix s'entrechoquaient, un cocher jurait, une femme pleurait. Mais quelque chose n'allait pas.

Ce n'était pas le chaos.

Pas vraiment.

Les explosions étaient trop ordonnées, trop précises.

« Ce n'est pas un hasard », murmura le commissaire en sortant une carte de sa poche.

D'un geste rapide, il marqua des points : le port, le West End, Temple Church, un autre impact... au sud.

Il relia les points — et sa main s'arrêta.

Un cercle.

Traversé par...

une ligne.

Le signe.

L'apparition

Une autre note.

La flûte.

Plus près maintenant.

Le commissaire se retourna.

Et la vit.

Au bout de la rue, entre la fumée et la lumière, se tenait une silhouette.

Une femme.

Vêtue d'une robe rouge dont l'ourlet flottait dans la brise légère. Immobile.

Trop calme pour cette nuit.

Ses mains tenaient une fine flûte en bois sombre. Les notes n'étaient pas fortes, et pourtant elles semblaient tout atteindre.

L'assistant murmura : « Vous voyez ça aussi... ? »

Le commissaire acquiesça à peine.

« Oui. »

La femme leva les yeux.

Leurs regards se croisèrent un instant — et le commissaire sut : elle le voyait.

Ce n'était pas un hasard.

Pas par curiosité.

Dans l'attente.

Le deuxième coup

La flûte se tut.

Une inspiration.

Puis...

Une explosion.

Plus près cette fois.

Le sol trembla légèrement, de la poussière tomba des façades.

Les gens criaient maintenant pour de vrai, couraient et se bousculaient. Mais la femme...

ne bougeait pas.

Lentement, elle baissa la flûte.

Et fit un pas en arrière.

Dans le brouillard.

Et elle avait disparu.

La prise de conscience

Le commissaire resta immobile, le regard fixé sur la carte.

Les points, les lignes, le schéma.

Son assistant haleta : « Ce sont des attentats... »

Le commissaire secoua lentement la tête.

« Non. »

Une pause.

« C'est un rituel. »

Il s'agenouilla sur l'asphalte mouillé et traça des lignes du doigt.

« Ces lieux... ne sont pas choisis au hasard. »

Le temple. Le port. Les anciens tracés de la ville.

« Ça, là... »

Il acheva le dessin.

« ... c'est une clé. »

L'assistant le regarda, le malaise se lisant sur son visage. « Une clé pour quoi ? »

Le commissaire ne répondit pas tout de suite.

Il entendait encore le son de la flûte dans sa tête.

Régulier.

Immuable.

Comme un pouls.

Puis il dit doucement :

« À l'ouverture. »

Sous la ville

Au plus profond de Londres...

quelque chose bougeait.

Pas vite.

Pas bruyamment.

Mais sûrement.

Les explosions avaient ébranlé les anciennes structures, ouvert des espaces scellés, mis à nu des passages oubliés.

Une fissure.

Pas dans la pierre.

Mais dans autre chose.

La prêtresse

Le brouillard l'enveloppa à nouveau.

La robe rouge était désormais plus sombre, presque noire dans la faible lumière.

Elle se tenait seule, la flûte aux lèvres.

Une nouvelle note.

Plus grave.

Plus mûre.

Sa voix n'était guère plus qu'un murmure :

« Le seuil est ouvert... »

Une courte inspiration.

« Le cercle est complet... »

Elle ferma les yeux.

« Et le chemin... commence. »

Le commissaire

De retour dans la rue, le commissaire se redressa lentement.

Son regard était clair.

Trop clair.

« Ce n'était que le début. »

L'assistant déglutit, le malaise se lisant davantage sur son visage. « Qu'est-ce qu'ils ont ouvert ? »

Le commissaire regarda dans le brouillard, là où la femme s'était tenue.

Et répondit :

« Pas ce que... »

Une pause.

Puis :

« Qui. »

2e partie en préparation

📖 « Tu trouveras d'autres histoires sur : »

 **christos-werke.de**

